Document généré le 24 avr. 2024 07:48

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Denis Vanier, Rosalie Lessard, Marie-Belle Ouellet

Jacques Paquin

Numéro 160, hiver 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/82015ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2015). Compte rendu de [Denis Vanier, Rosalie Lessard, Marie-Belle Ouellet]. *Lettres québécoises*, (160), 50–51.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

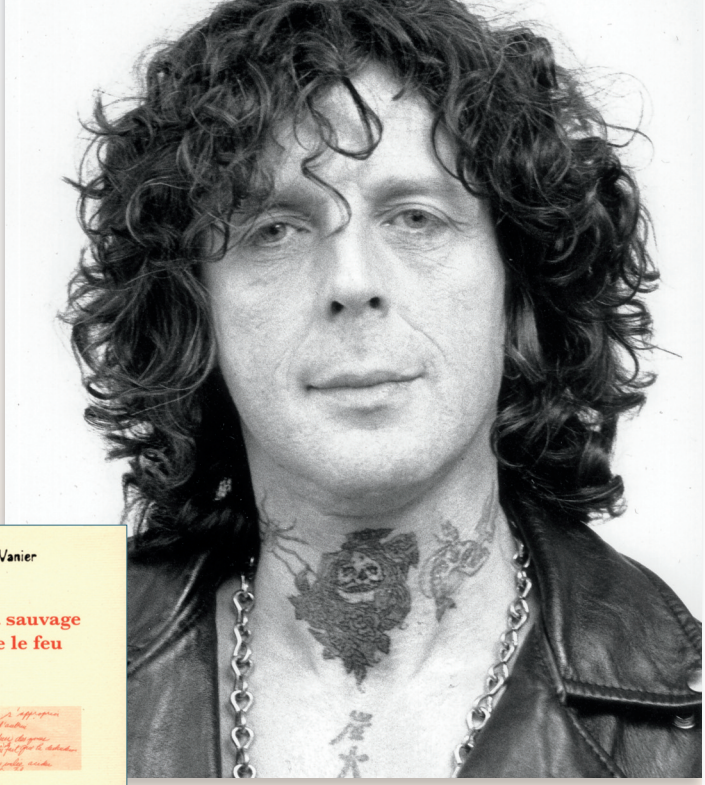
https://www.erudit.org/fr/

par JACQUES PAQUIN

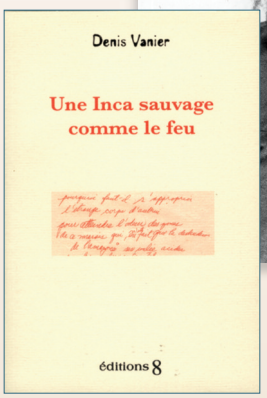
☆☆☆☆

DENIS VANIER
Une Inca sauvage comme le feu
Poèmes biologiques
Édition critique établie, présentée et annotée par Rémi Ferland
Québec, Éditions 8, coll. « Contemporains », 2014, 280 p., 40 $.

« La délicatesse des extrêmes » (D. Vanier)



DENIS VANIER



La réédition d'un recueil de Denis Vanier par son ami et éditeur Rémi Ferland permet d'élargir notre connaissance d'un poète dont on a découvert tardivement la valeur.

En rééditant *Une Inca sauvage comme le feu*, que Denis Vanier avait fait paraître une première fois en 1992, Rémi Ferland, un observateur privilégié de la contre-culture, poursuivait plusieurs motifs. D'abord, par ce geste, il voulait retrouver l'ami perdu : « Du reste, je publie cette édition en pure perte, rien que pour moi-même, afin de retrouver Denis. » (p. XV) Du même coup, c'est en réponse à l'indifférence de la critique que Ferland, maître d'œuvre des Éditions 8, a décidé de produire un ouvrage qui tient lieu tout à la fois de témoignage, de tentative de réhabilitation, d'édition critique et d'étude savante. Comme si l'éditeur avait voulu compenser le vide médiatique qui avait entouré notre poète maudit. En publiant *Une Inca sauvage comme le feu*, Ferland déploie devant le lecteur la genèse de ce recueil (sans en oublier les variantes) qu'il juge supérieur à tous les autres. Et sans doute avec raison, car *Une Inca sauvage comme le feu* occupe un espace médian entre la période de la « confrontation au monde » (p. XVII) et celle du détachement face à soi et à autrui.

Un feuilleté de recueils

Le recueil, composé de vingt-sept « poèmes biologiques », appartient à un volet plus intimiste de l'œuvre, atteint une proximité avec le lecteur, sur le ton de la confidence, qu'on ne rencontre pas ailleurs chez Vanier : « désintoxiqué de la vie / je m'abonne aux miracles des objets non identifiés » (p. 34). On entendra aussi avec plaisir et curiosité un registre inédit, un poème d'amour au lyrisme noir, intitulé « Le ventre d'une femme ». Dans son introduction, Ferland raconte les circonstances de sa rencontre avec le poète (lors d'une poignée de main sous la douche), sa collaboration étroite à l'écriture, au point de corriger des vers ou de proposer des titres, ainsi que ses déboires d'éditeur face à un écrivain quelque peu manipulateur qui voulait obtenir rapidement sa part du gâteau. Devant le refus de Ferland d'accéder à une requête, Vanier a repris presque intégralement un recueil déjà soumis pour le proposer à un autre éditeur, ce qui a refroidi quelque peu la relation d'amitié à la source de cette collaboration. Le recueil lui-même, comme le montre son exégète, est un décalque de textes ou d'extraits déjà publiés. L'appareil critique mis en place par Ferland est sophistiqué et révèle un érudit doublé d'un expert du travail d'édition. Son admiration pour la poétique de Vanier le pousse également à insérer, au sein des notes explicatives, des analyses relativement longues des poèmes, au point qu'il en donne plus que ce que le client demande. Le commentateur occupe ainsi tout le territoire de l'œuvre : ami, témoin, éditeur, philologue, critique, etc. Mais ne boudons pas notre plaisir. Il faut lui être reconnaissant de fournir aux lecteurs, simples amateurs ou chercheurs patentés, un travail méticuleux, malgré un parti pris dont ne se cache pas son auteur, qui constitue une excellente introduction à l'œuvre d'un poète qui a suivi, à sa manière, les traces de son mentor, Claude Gauvreau.

Un beau livre érudit

La qualité éditoriale et matérielle du livre ajoute au plaisir de relire Vanier à travers Ferland. Dans la section « Illustrations », les plus curieux pourront examiner la graphie des poèmes manuscrits, les reproductions d'un signet distribué lors du lancement de la première édition du recueil, de la page couverture originale, d'un envoi adressé par Vanier à Ferland et du contrat d'édition. La défunte Bibliothèque du Nouveau Monde, haut lieu de l'édition critique d'œuvres québécoises et franco-canadiennes, n'aurait sans doute pas accueilli le projet d'une édition critique de Vanier, mais sans l'initiative de Rémi Ferland, nous aurions été privés d'un document qui mérite toute notre attention. Souhaitons que cette publication incite d'autres éditeurs à accueillir ce genre de travaux.

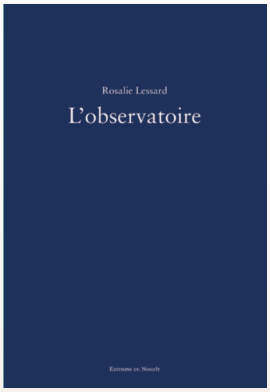
☆☆☆ ½

ROSALIE LESSARD
L'observatoire
Montréal, Le Noroît, 2015, 74 p., 18 $ (papier), 13,99 $ (numérique).

Comme une boîte noire

Le précédent recueil de Rosalie Lessard (*La chair est un refuge plus poignant que l'espace*, Écrits des forges), qui remonte à 2006, lui avait valu une place comme finaliste au prix Émile-Nelligan. Presque une décennie plus tard, la poète publie une œuvre qui, cette fois, s'écarte du passionnel.

Déjà, sur le plan éditorial, on constate une certaine prise de distance. On ne trouve nulle référence à des œuvres déjà parues et on ne s'embarrasse pas de citer un extrait du recueil ou de



ROSALIE LESSARD

présenter celui-ci ou son auteure en quatrième de couverture. Celle-ci, d'un bleu très foncé et uniforme, sans illustration, donc d'une grande sobriété, suggère que la poète veut repartir à zéro avec *L'observatoire*. L'intitulé annonce l'importance du regard (la présence des yeux est marquante) au sein de vers qui portent systématiquement la majuscule à leur début. Je l'écris tout de go : c'est un recueil bien déroutant qu'a écrit Rosalie Lessard, mais, d'un autre côté, cette déroute m'a aussi incité à poursuivre ma lecture, partagé entre l'incompréhension et la fascination. Car cette poésie, malgré le parti pris du regard, échappe en grande partie au figuratif, préfère concentrer son attention sur l'« Absent sur la photo », titre d'un poème divisé en dix-huit petites vignettes. La « Préface à *L'observatoire* », qui précède le poème titre du recueil et qu'on ne trouve cependant pas en début d'ouvrage, mais une trentaine de pages plus loin, reste elle-même relativement énigmatique sur la portée de cette poésie :

> *On raconte que ce monde existe*
> *Dans nos yeux seulement*
> […]
> *Du noir nous abrie*
> *Depuis qu'au mot*
> *J'éteins notre lignée d'images.* (p. 36)

Entreprise de *tabula rasa*, donc, qui fait de cet observatoire une série non pas de choses vues mais de choses perçues, de l'intérieur, comme si le sujet observant se limitait à consigner ce que ses yeux croisent, comme on le lit dans le poème éponyme : « En lieu et place de ses yeux absents / Percent d'impossibles trilles / Déjà décalque / D'un jardin » (p. 37)

Hors champ

La frappe des vers, marqués par la coupure, rend difficile le cadrage des choses et des êtres, comme une prise de vue plus préoccupée par le hors-champ que par la mise au point. Les références au cinéma, à la photographie, à la botanique sont nombreuses, mais jamais inscrites dans un discours continu. « Chaque nuit avant d'immerger les images », lit-on, « Nous avions coutume de réviser / Les épreuves de notre vie. » (p. 25) La perspective peut être parfois celle d'un examen à la loupe ou, à l'inverse, d'une vue en plongée, comme d'un avion, par exemple dans le poème « L'airbus et le drone ». La voix qu'on entend à la lecture emprunte fréquemment le registre de la conversation, voire d'une discussion le plus souvent avortée ou dont le propos est contesté par la locutrice elle-même. Poésie du trompe-l'œil, déroutante (ai-je déjà dit), mais qui, à défaut de *faire voir*, « comme un roman sans mots » (p. 59), nous force à tendre l'oreille, comme on nous y invite en fin de recueil, malgré la confusion des voix.

☆☆☆

MARIE-BELLE OUELLET
Le son friable de l'étreinte
Ottawa, David, coll. « Voix intérieures », 2015, 80 p., 17,95 $ (papier), 11,99 $ (numérique).

Étreintes à l'arraché

Composé de proses brèves et de phrases simples, le troisième recueil de Marie-Belle Ouellet aux Éditions David plonge le lecteur au milieu d'un paysage qui rappelle sa Matane natale. Rivages, torrents, mer, forêts, nuages, neige et fonte des glaces médiatisent les sentiments confus qu'éprouve la locutrice.

Celle-ci, devant l'absence soit d'une femme, soit d'un homme, se retrouve toujours irrémédiablement seule, d'où le choix du titre du recueil qui connote une difficulté à « habiter » le monde, vocable qui revient à quelques reprises. Le langage lui-même est paré des attributs de la nature : « Tes mots s'attardent, leur sillage ravive le souffle » (p. 37). Mais si « les mots [sont] des portes qui descendent vers la mer » (p. 50) — curieuse image, n'est-ce pas ? — la femme, elle, reste « inachevée, dans un monde qui remue, comme avalée par un cri » (p. 45). Le langage reste aux yeux de la poète un instrument qui lui échappe. Tout semble d'ailleurs déjà joué en début de recueil où s'accumulent les conditionnels passés (« j'aurais voulu ») qui disent la résignation face au côté friable de l'existence, de même que le recours plus systématique au futur en fin de recueil. C'est dans cet entre-deux temporel que réside le malaise de la locutrice.

Étreintes frileuses

On sent que la poète s'est arrêtée en cours de route, ménageant la chèvre et le chou, peu diserte sur le noyau dur de cette difficulté de vivre. L'emploi de formulations vagues, répétitives, comme « qui nous sommes », jette un voile opaque sur des expériences langagières ou émotives qui apparaissent pourtant bien authentiques. Certains passages de cette prose retiennent l'attention par une simplicité qui va droit au but : « Quelques traces de mon poème, sous l'ongle m'accompagnent. Les jours suivront, je fais ce qu'il y a de plus banal, je fleuris sous la neige. » (p. 64) La belle citation de René Lapierre qui ouvre le recueil (« Alors tu m'étreindras / de toutes tes forces, et / tu m'arracheras de moi. ») annonçait une âpreté qu'on ne retrouve pas au sein des poèmes.

MARIE-BELLE OUELLET